CD, compte rendu critique. 7 Peccati Capitali. Capella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (1 cd Alpha)



CONTRASTES DES PASSIONS PROJETEES & DECLAMEES… Dès le premier air (duo Poppea et son nourrice Arnalta extrait de l'Incoronazione di Poppea) tout est dit et tout est magistralement annoncé dans un contraste des passions fiévreusement articulé (d'un dramatisme ardent, linguistiquement réjouissant): arrogance de l'amoureuse certaine d'être protégée par le destin (Amour et Fortune) à laquelle s'oppose les craintes de sa nourrice inquiète quant à la sagesse de sa jeune maîtresse… soupçons vains dans l'opéra de Monteverdi car toute l'action y célèbre la réussite arrogante de la jeune aimée de Neron jusqu'à la pourpre impériale : amor vincit omnia et le désir de jouissance écrase tout (même surenchère lascive dans l'autre duo fragment du même opéra : l'Incoronazione fusionnant avec une même ivresse sensorielle entre Nerone / Lucano (illustrant l'avarice).



Soulignons de part en part cette savoureuse opposition parfois même trucculente par une rageuse plasticité du verbe ici dramatique et très projetée : l'excellent Emiliano Gonzalvez Toro se montre à la hauteur du redoutable récit accompagné où chant vocal et instrumental à part égal doivent être ciselés en une prière ardente et mordante qu'expose idéalement l'air d'Orfeo (évocation de la Charité plage 12) : le ténor au médium barytonant projette avec intensité et vrai souffle la langue musicale ; réalisant ce geste vocal en un chant inspiré par l'humaine prière; sa tendresse mesurée, nuancée, tempère l'excès d'intonation que ses partenaires parfois outrepassent vers une fureur privilégiée au détriment de phrasés totalement subtils. Voilà notre seule réserve d'un collectif dans les airs lyriques idéalement articulés et caractérisés : leur approche manque dans les madrigaux choisis, cette atténuation intérieure, si bénéfique qui a fait toute la grâce de la plus récente intégrale des Livres de madrigaux de Monteverdi défendu par le plus allusif Paul Agnew, complice et maître d'ouvrage pour cette intégrale des Arts Florissants.
Ici, les somptueux solistes réunis pour l'éblouissement du Livre III (plage 13 : « Vattene pur, crudel ») certes ne manquent pas d'individualité mais il leur manque cette écoute spécifique où toutes les voix s'accordent et s'enivrent littéralement au service de l'étoffe linguistique. Ainsi, en une théâtralité trop superficielle, tout y est souvent forcé, sans cette interrogation profondeur et mystérieuse qui est la



clé des grands Monteverdiens. L'expressivité ardente ne fait pas tout. Tout cela n'ôte rien de l'engagement premier de tous : mais les qualités exposées sont par ailleurs si nombreuses que l'on souhaitait le meilleur et même l'excellence : **Leonardo Garcia Alarcon** difffuse une furià éruptive, indiscutable, pourtant souvent trop soulignée dont l'intensité confine à la précipitation (dernière partie d'Altri Canti d'Amor : plus projetée et déclamée que réellement inspirée et nuancée); pour nous ce canto teatrale ou secunda prattica – qui ne doit jamais sacrifier le verbe, travail d'un Monteverdi idéalement inspiré, égale en finesse requise et technicité – précisément: agilité et précision des vocalisations-, ce bel canto bellinien, référence absolue du chanteur…

Vocalità du verbe dramatique 1001 accents de Cappella Mediterranea

Dans les faits, tout le programme est globalement jubilatoire par son énergie, son relief expressif, finement structuré par le jeu des contrastes passionnels, moralement enviables ou condamnables : le titre l'annonce : **7 peccati capitale / 7 péchés capitaux**, soit un théâtre des vertus et des vices intelligemment orchestrés.

Ici au début du voyage, toute à son espérance et à sa certitude de favorite confirmée, Poppée jubile d'un sentiment

vertueux et adorable qui fait oublier le propos outrageusement cynique, presque écoeurant de tout l'ouvrage de 1642, la dernier opéra de Monteverdi à Venise.
Pour rompre cet élan du désir obscène, **Leonardo Garcia Alarcon** place à sa suite l'éclat intime de la prodigalité telle qu'elle surgit incandescente et d'une sobre articulation du « Si dolce è'l tormento », extrait du Quarto scherzo delle ariose vaghezze (Venise 1624). La constance et la fidélité qui émanent du chant tout en simplicité et précise articulation de Marianna Flores, soulignent l'intensité et pourtant la pudeur d'une prière où le chant amoureux ne cesse d'affirmer une fidélité inexorable et sublime à force de sacrifice et de contrôle.

Ainsi tout le programme est-il idéalement contrastant, composant une carte des passions contraires, où chaque extrait monteverdien revêt un sens spécifique offrant une claire et éloquente démonstration des vices les plus emblématique de l'espèce humaine soit les 7 péchés capitaux : précisément, paresse (deux soldats tirés du sommeil au début de l'Incoronazione) ; envie (acte I d'Ulisse); puis orgueil, avarice, gourmandise, luxure et colère (ces deux derniers sont tirés des Livres IV et III de madrigaux). Chaque séquence parfaitement sélectionnées illustre avec une exceptionnelle plasticité linguistique et instrumentale, l'énergie passionnelle en jeu. Les solistes sont tous engagés et souvent électrisés par un chef préoccupé par le relief de chaque récitatif (saisissant duo féminin de la Chasteté où dans l'extrait du VIII ème Livre de madrigaux, les deux cantatrices comme en urgence projettent le texte moralisateur d'un amoureux transi qui canalise tout désir au prix d'une indicible souffrance : langueur et hallucination diffusent leur pouvoir exemplaire.
L'auditeur aura donc compris le jeu d'une rhétorique en résonance : à chaque péché capital (illustré par une séquence extraite d'un opéra, Poppea et Ulisse principalement ou d'un madrigal), répond une qualité morale contraire; ainsi au fil

des alternances embrasées s'imposent espérance et prodigalité en ouverture puis chasteté, humilité, tempérance, charité et enfin courage qui clôt le programme.

Parmi les accents d'un cycle hautement théâtral qui rend hommage au génie lyrique de Monteverdi : soulignons la parfaite perversité du Nerone agile, expressivement juste du jeune haute contre américain Christopher Lowrey; la gouaille sensuelle des deux ténors superbe diseurs impliqués : **Mathias Vidal** et Emiliano Gonzalez-Toro (duo lascif de L'avarice, – déjà cité, extrait de L'Incoronazione / Nerone et Lucano, véritable extase à deux voix viriles).



PLASTIQUE ARDEUR DU CHANT MONTEVERDIEN… Dans ce programme théâtral, Leonardo Garcia Alarcon redouble de plasticité expressive, affirmant en particulier une surenchère délectable dans le style langoureux lascif; les qualités du chef baroque jouant du relief des contrastes émotionnels parfaitement structurés, soigne aux côtés d'un continuo toujours raffiné, l'articulation palpitante du verbe; lui répondent en cela tous les chanteurs, tous parmi les meilleurs solistes actuels que la notion d'expression linguistique concerne particulièrement ; les habituels partenaires de Cappella Mediterreanea, tels la soprano Mariana Flores (à la ville épouse du maestro), ou Emiliano Gonzalez-Toro; tout autant ardent et habités par une fièvre rare : Mathias Vidal sans omettre les deux jeunes tempéraments de plus en plus convaincants au fil du voyage : **Francesca Aspromonte** et Christopher Lowrey.

En accordant la vitalité de chaque soliste au flux et reflux d'un tissu instrumental des plus opulents, **Leonardo Garcia Alarcon** confirme sa flamboyante

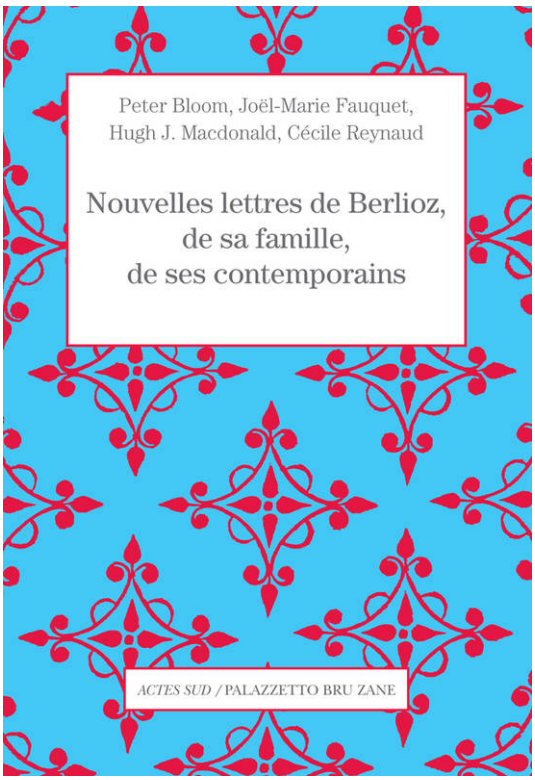
capacité à caractériser chaque figure en situation,
porté par un instrumentarium idéalement souple et investi. Après son récent double album dédié aux Heroines du Baroque Vénitien – majoritairement consacré aux opéras de Cavalli, le meilleur élève de Monteverdi, le chef poursuit ainsi son exploration de l'opéra vénitien avec une gourmandise éloquente ; à suivre encore… en ce mois de septembre 2016 où chef et instruments électrisés souhaitons-le, se retrouvent dans la fosse de l'Opéra Garnier à Paris pour la récréation d'un opéra jamais joué du vivant de Francesco Cavalli : Eliogaballo. … autre génie de l'opéra vénitien et ici tout autant engagé dans la rhétorique des passions humaines. De sorte qu'aujourd'hui, il n'est pas d'autres meilleurs interprètes des passions vénitiennes que les musiciens de Capella Mediterranea.

CD, compte rendu critique. 7 Peccati Capitali. Capella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (1 cd Alpha). CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016.

APPROFONDIR : **LIRE** notre **compte rendu critique complet du double cd Héroïnes du Baroque Vénitien, opéras de Cavalli (extraits) par Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (2 cd Ricercar, CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2015)**

Livres, compte-rendu critique. Nouvelles lettres

de Berlioz, de sa famille, de ses contemporains (Actes Sud / P. Bru Zane)



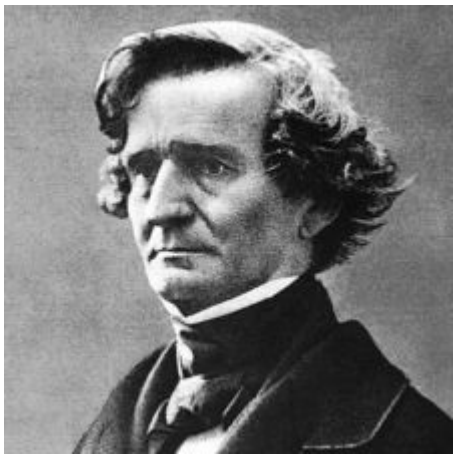
Livres, compte-rendu critique. Nouvelles lettres de Berlioz, de sa famille, de ses contemporains (Actes Sud / P. Bru Zane). Voici un (premier) complément attendu aux 8 volumes précédemment publiés (« *Correspondance générale d'Hector Berlioz* », édité par Flammarion entre 1972 et 2003). Un supplément propice à l'analyse et au bilan, prenant en compte la somme déjà parue s'agissant du roux magnifique, dont le sens de la prose n'est plus à démontrer : les lettres de Berlioz témoignent d'une écriture affûtée, parfois mordante et incisive, souvent d'une verve acide et juste. Le nouveau corpus ici édité par Actes Sud, comprend près de 300 lettres inédites dont une majorité vient de la collection Macnutt, accessible depuis 2003, après son achat par la BNF. La nouvelle somme contient des lettres de Berlioz mais aussi de ses amis, proches, surtout de ses parents tels ses épouses, enfants dont son fils Louis (61 lettres), soeurs et oncle maternel,…, relations professionnelles (ainsi Wagner, Ingres, Delacroix.…), bien sûr, les amis voire confidents (l'extraordinaire Pauline Viardot).

Lettres inédites

Encore un vivier de pépites éclairant la vie du compositeur, ou en soi, témoignages sociologiques rares, qui auront échappé à la destruction par Berlioz lui-même, alors
dépressif, de tout un carton contenant nombre de reliques , en date de 1867 (« tout brûler sans rémission »). Mais on sait quel crédit accorder à ses déclarations destructrices : voyez la Messe Solennelle, que l'on pensait perdue car brûlée (ainsi Berlioz l'affirmait dans le volume VIII des Mémoires), mais retrouvée complète un beau jour de … 1991. Et ressuscitée réalisée par Gardiner.

Dans la plupart, il y est évidemment question d'argent – Berlioz, critique musical, ayant son héritage familial, vit tel un fonctionnaire moyen ; ses concerts étant le plus souvent déficitaires. Berlioz expose aussi son corps, en liaison avec ses ennuis de santé : on lui diagnostique aujourd'hui la maladie de Crohn (paraissant sous sa plume comme sa « maladie des nerfs »).
Même si toutes ses lettres manifestent derrière le masque d'une certaine froideur familiale, de l'affection réelle ainsi manifestée entre ses membres, Berlioz souffrit toujours de l'estime naturelle de ses parents et de sa famille vis à vis de son statut de compositeur et surtout de son œuvre : aucun n'eut réellement l'évaluation juste de son génie musical. Révélation entre autres : Maria Recio, face à la réalisation du Tannhauser de Wagner à l'Opéra, se montre plus critique encore que Berlioz lui-même. De même les lettres que Louis – destiné à une carrière de marin, adresse à son père, révèlent un être sensible, en manque d'affection… qui écrit à son père « tu es tout pour moi, je ne crois à rien, je ne vis que pour

toi », novembre 1865).



Toutes les lettres écrites par Berlioz reflètent l'acuité d'une pensée sûre d'elle-même, consciente de son immense talent, toujours passionnée, amicale et même parfois tendre. Révélatrices ses tirades affûtées, trempées dans un humour fait d'insolence et de provocation : ainsi à propos de la IIè République, à son beau-frère Camille Pal, le 7 février 1849 : c'est une « Démocrapule », une « Voyoucratie ». Les amateurs seront ravis d'apprendre tant de détails moins anecdotiques qu'il n'y paraît grâce aux talents littéraires d'Hector. Le haut intérêt des lettres ainsi publiées est d'autant plus riche que les lettres des proches ont été systématiquement coupées si leurs contenus n'évoquaient pas directement la vie ou l'oeuvre de Berlioz. Indispensable complément qui cible donc un nouvel essentiel documentaire.

Livres, compte rendu critique. Nouvelles lettres de Berlioz, de sa famille, de ses contemporains (Actes Sud / Palazzetto Bru Zane). Parution : mai 2016. ISBN : 978 2 330 06255 2. 790 pages.

CD, compte rendu. Emil Gilels : récital de Seattle 1964 (1

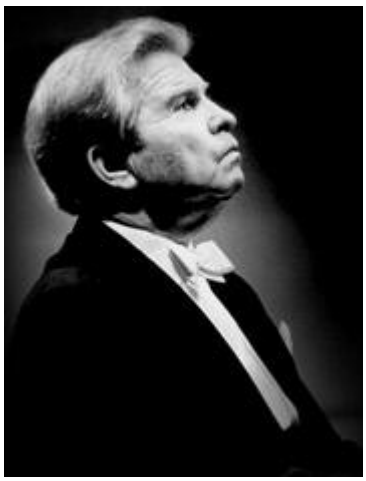
cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu. Emil Gilels : récital de Seattle 1964 (1 cd Deutsche Grammophon). Les crépitements nerveux, d'un feu énergique puissamment assumé, voire parfois vindicatif (ampleur orchestrale du jeu) affirme l'engagement de l'artiste chez Beethoven (Sonate n°21, énoncée avec une fougue électrique, d'une force diabolique). Son Chopin, plus emprunt de grâce et de vocalità (Variations sur Là ci darem la mano) ouvre d'autres champs plus intérieurs et presque oniriques, d'une ivresse absente chez le premier Beethoven. Quoique très vite, le pianiste plus déchainé qu'enivré, fait couler des torrents d'énergie dramatique là aussi impressionnante.

Le pianiste de 48 ans (qui mourra en 1985), est au sommet de sa mûre expérience comme soliste et récitaliste. Le récital américain que réédite Deutsche Grammophon (pour le centenaire Gilels 2016 : il est né en octobre 1916) rend idéalement compte de son immense tempérament, carrure de lion et conteur irrésistible… alliant caresse et passion rageuse. C'est un monstre-interprète, virtuose des épisodes contrastés, d'une urgence enivrée quasi vertigineuse à suivre (le développement du motif mozartien chez Chopin, dont l'interprète au clavier fait une nuit fantastique, course effrénée et visions haletantes…).

Le presque quasi contemporain de Richter (né un an avant Gilels en 1915, – et comme lui immense musicien), impose ici une impétuosité électrique incandescente dont la braise semble véritablement enflammer le clavier (urgence parfois panique de la Sonate n°3 opus 28 de Prokofiev). Le talent rude, au physique de bucheron, découvert alors par Arthur Rubinstein, se montre d'une éloquence véritablement hypnotique dans les 3 séquences de Debussy (Images I : Reflets, enchanteurs ; hommage à Rameau, énigmatique et « satien »).

Miroirs de Ravel (Alborada del gracioso) envoûte par le même feu liquide très subtilement énoncé, d'une ciselure nerveuse aux scintillements et arrières plans dignes d'un orchestre (phénoménale architecture).



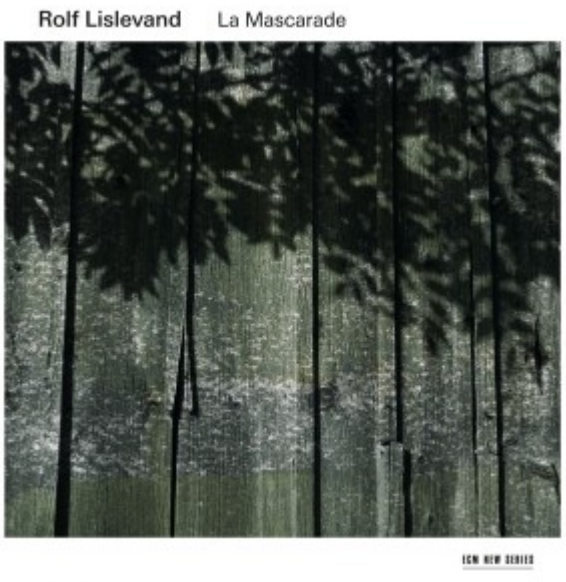
Malgré la prise de son pas toujours très propre (2ème mouvement du Beethoven), l'acuité, l'assise, le feu poétique, la terrifiante agilité du pianiste s'impose à nous, plus de 50 ans après la réalisation du concert de Seattle. Certainement un témoignage majeur de la fièvre musicale du pianiste russe (né à Odessa, actuelle Ukraine, en 1916). On reste médusé par la nature des critiques américains et germaniques lui reprochant le côté provincial et maniéré de son jeu à la russe… même inexacte et maladroite la réserve finit par atteindre l'immense pianiste. Il ne faut qu'écouter la vie, l'appel à l'ivresse de la danse russe de Petrouchka pour mesurer la spontanéité miraculeuse du jeu de Gilels. Un géant assurément du piano au XXème. Réédition légitime. Pour son centenaire, Deutsche Grammophon devait bien souligner l'originalité puissante d'un interprète à bien des égards fascinant. Cet inédit rend hommage à son très grand talent. A écouter absolument.

Simultanément à DG, Sony classical célèbre aussi le talent impressionnant de Gilels, en rééditant l'intégrale des enregistrements RCA et Columbia. Compte rendu critique à venir sur classiquenews.com.

CD, compte rendu. Emil Gilels, piano : récital de Seattle 1964

: Beethoven, Chopin, Debussy, Prokofiev (1 cd Deutsche Grammophon) – Parution le 19 août 2016.

CD, compte rendu critique. La Mascarade : Robert de Visée, Francesco Corbetta. Rolf Lislevand, 1 cd ECM New Series…



CD, compte rendu critique. La Mascarade. Pièces pour théorbe de Robert de Visée / pour guitare de Francesco Corbetta. Rolf Lislevand, 1 cd ECM New Series… Bien que le présent album n'exprime pas l'ultime défi imposé par le luth (si magicien), tel que maîtrisé par l'immense et trop rare Miguel Yisrael auquel CLASSIQUENEWS a récemment attribué le CLIC de CLASSIQUENEWS pour le superbe disque *Les Rois de Versailles (Pinel de Visée)*, on s'incline cependant face à la construction du programme et face à l'intelligence musicale de

l’interprète : alterner le bas théorbe et l’éclatante guitare renforce le contraste des deux sonorités et des deux mondes, comme sur le plan des caractères, surgit chacun par opposition/dialogue, l’alchimie allusive et poétique des instruments, un accord rare entre suavité et folie, repli et affirmation. Si la maîtrise de l’instrument au XVIIè est l’élément premier du gout des élites (Louis XIII et Louis XIV), on entend plus au Château de Versailles, de concerts ou de récitals pour l’instrument seul : son écoute est pourtant d’un bénéfice rare…

Mais aujourd’hui, les séducteurs plus faciles, séduisent non plus sur le luth mais le théorbe, instrument beaucoup plus aisé et confortable pour l’interprète, et d’une profondeur, ample, caverneuse, délicatement suggestive, d’un abord irrésistible, d’une suavité qui emporte…
C’est évidemment l’apport de ce programme serti dans le raffinement sonore et l’allusion ciselée.

Castagnette de Corbetta, volutes évanescentes de de Visée



Rolf Lislevand (né en 1961) y cultive l'art indéniablement virtuose de l'intimité poétique. Ici et là on relève, l'excellence des climats défendus, idéalement énoncés, intelligemment contrastés : étonnante gravité résonante de Visée (Prélude en ré mineur), l'allant plein de sobre panache de la passacaille en ré mineur qui lui fait suite, et son déroulement à la fois princier et d'une douceur nostalgique enchantée… Que dire aussi de la nostalgie des Sylvains de Mr Courperin, ou de la tendresse ciselée de la Passacaille en sol mineur de Francesco Corbetta (à la guitare / lequel l'apprit au Roi-Soleil parait-il), comme sur le même instrument plus nerveux, aux accents plus pincés, de la virtuosité fantasque, libre, délirante du Caprice de Chaconne ? Le tempérament altier de Corbetta ; l'ivresse nostalgique plus royale de Visée, composent l'équation réussie de ce cocktail sonore remarquablement réalisé. Ses enchaînements subjuguent littéralement.

La Chaconne en sol majeur de Visée qui suit, sur le théorbe enchante par ses teintes nuancées, sa palette presque plus brumeuse d'un noble abandon : tout le caractère et l'envoûtement du programme est contenu dans cette pièce majeur de presque 7 mn…
L'impériale digitalité de l'instrumentiste quinquagénaire qui pourtant ne joue pas le luth, affirme une vélocité habitée, d'une tension continue (formidables scintillements de chacun de ses Préludes / Intro pour les deux Passacailles de Visée, éclairant par un pur esprit vivace, la nature dansante des pièces choisies. Elève de Hopi (Hopkinson Smith), comme Miguel Ysrael, Lislevand architecture un récital à double facette : élégance versaillaise des Passacailles, Chaconnes, Préludes de Visée ; irrévérences et crépitements des Sarabande, Caprice, Folie de Corbetta… Et pour finir en une métamorphose enivrée

qui s’apparente à une impro d’entre deux, le théorbiste passe dans la dernière séquence, de la Passacaille à la Sarabande, toutes deux en si mineur, autant de volutes aspirées, aériennes, d’une vélocité maîtrisée, comme ses Corbetta avaient le nerf bravache des castagnettes. Superbe récital du poète venu d’Oslo. Mais au théorbe, pas au luth.

CD, compte rendu critique. La Mascarade. Pièces pour théorbe de Robert de Visée / pour guitare de Francesco Corbetta. Rolf Lislevand, théorbe à 14 choeurs / Guitare baroque à 5 choeurs. 1 cd ECM New Series, enregistré en 2012. 48 mn. CLIC de CLASSIQUENEWS de l’été 2016. Paru en mai 2016.



CD, compte rendu critique. « A journey »… Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes… (1cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. « A journey »… Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes… (1cd Sony classical) – Jeune souveraine du beau chant… Coloratoure exceptionnellement douée, la jeune soprano sud africaine **Pretty Yende** (à peine trentenaire en 2016) fut révélée avant tout dès 2010, lors du premier **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini**, seule compétition (française) dédiée aux spécifiés du chant bellinien (c'est à dire préverdien); son chant sûr et raffiné s'affirme ici au sommet de sa jeune carrière, telle une nouvelle Jessye Norman, alliant la grâce, le style, une technicité brillante et naturelle … au service des compositeurs lyriques d'avant Verdi : Rossini et son élégance virtuose ; Bellini et ses langueurs suaves d'une ineffable tendresse ; Donizetti, touche à touche géniale autant dans la veine dramatique et tragique que comique et bouffone… Soit de l'expressivité mordante et une noblesse naturelle doublée d'une technicité acrobatique avérée… autant de qualités qui lors du premier Concours précité, avait particulièrement marqué les esprits du Jury et du public.

Vraie coloratoure, douée d'une flexibilité saisissante, aux côtés de la beauté d'un timbre qui demain, chantera Bellini évidemment (Lucia à l'Opéra Bastille en 2016), surtout Mozart, la jeune diva (née en 1985) affirme sans détours, une étonnante maturité, une plasticité riche et nuancée malgré son jeune âge.

L'agilité des vocalises, la justesse de l'intonation, à la fois séduisante et brillante illumine l'intelligence juvénile de sa Rosina (Una voce poco fa) : tout l'art de la jeune diva se déploie ici : assurée, palpitante, d'un cristal inouï tant le brio pyrotechnique de ses vocalises reste remarquable de

précision et de musicalité. En elle, rayonne une coloratoure virtuose, élégante, noble, d'une grande finesse de style et d'une juvénilité expressive illimitées.
En Français, sa Lakmé déroule une suavité à la fois opulente et enchantée, dans le duo des fleurs de Lamé (avec Kate Aldrich, à l'émission bien basse et comme voilée… de surcroît sur un tempo trop lent à notre goût). Si la tenue de Pretty Yende demeure sans faille, il n'en va pas de même avec ses partenaires… 2ème chanteuse ici et chef. La baguette lourde, trop détaillée, finit par enliser, malheureusement le duo qui en conséquence, n'est pas le meilleur titre du récital. Les récentes lectures sur instruments d'époque ont dévoilé une autre sonorité, pour les opéras romantiques français.

BELLINIENNE ENCHANTERESSE… Ecartons ces infimes réserves qui d'ailleurs ne concernent pas la jeune diva méritante mais plutôt ses partenaires. Car l'évidence vient après ces Rossini et Delibes du début : le plat de résistance reste le premier air Bellinien : Béatrice di Tenda, « Respiro io qui … puis Ah, la pena in lor Piombo » ; l'expérience bellinienne spécifique de Pretty Yende se distingue nettement dans cette séquence vocalement convaincante – dommage là encore que la direction de Marco Armiliato en fait des tonnes, à contrecourant de la finesse élégantissime requise (que réalise sans faute la soprano pour sa part). Tendresse initiale du récitatif, – à l'évocation de la fleur flétrie, condamnée ; Pretty Yende exprime avec une subtilité irrésistible la noblesse d'une âme sacrifiée. Puis à l'énoncé de l'air proprement dit (par le cor et les flûtes), la suavité enchantée du timbre impose définitivement la cantatrice belcantiste. C'est une femme qui dévoile une conscience nouvelle, celle qui lui fait mesurer son aveuglement précédent, une princesse d'une subtilité impressionnante que son repentir rend davantage admirable sur le plan moral: les vocalises et le legato sont parfaits de précision, d'intensité, et dans une vision globale, relèvent d'une intelligence musicienne capable de construire l'air en une vision architecturée idéalement énoncée. Pretty Yende

nuance son expressivité sans jamais sacrifier l'élégance du chant, la noblesse de l'intonation, affirmant des variations d'une justesse déchirante (avec le choeur affligé, compassionnel). La cabalette de la souveraine fraternelle impose le même souci esthétique et un sens du texte qui se déroule comme une caresse, capable de vocalises qui égalent indiscutablement celles de l'impératrice actuelle du genre, Edita Gruberova (souhaitons la même intelligence et la même longévité à sa jeune héritière Pretty Yende).



Ambassadrice de charme et d'un style raffiné chez Rossini, Bellini, Donizetti…

Pretty Yende : nouvelle et sublime

diva belcantiste

L’idéal esthétique, élégantissime, d’une tendresse souriante, toujours raffinée, portant le Rossini du Comte Ory, se déploie pareillement et en français dans la grande scène suivante : « En proie à la tristesse… » : « La Yende » maîtrise le texte, reste intelligible, douée de nuances et de couleurs d’une suavité là encore irrésistible. Sa Comtesse s’alanguit, semble sculpter son superbe miel vocal sans limites, assénant des aigus supersoniques d’une clarté, intensité, couleur remarquablement sûres (remerciement à l’ermite : « Céleste providence », puis cabalette qui suit : « Cher Isolier… »).

Plus sombre, la couleur de la **Juliette de Gounod**, confirme les affinités de la diva avec le romantisme français : « Dieu quel frisson court dans les veines… » ; l’amoureuse pure et la mort, s’affirment ici dans un tableau terrible, pathétique, héroique, d’essence fantastique aussi dont la froide volonté impose une morbide détermination (évocation du poignard), auquel le lyrisme éperdu de « verse toi-même ce breuvage » convoque immédiatement l’intensité de l’actrice tragique et tendre. Là encore on regrette la lourdeur de la baguette, mais la finesse de la chanteuse éblouit totalement. La versatilité expressive et dans chaque séquence émotionnelle, le style et l’intelligibilité de l’interprète imposent une exceptionnelle flexibilité dramatique.

Rôle qu’elle connaît parfaitement à présent pour l’avoir chanté au Concours Bellini dès 2010, sa **Lucia** saisit par la même maturité, une intelligence dramatique exquise, son incandescente juvénilité. alors que ses consoeurs attendent l’âge mûr pour triompher des vocalises entre autres, Pretty Yende éblouit par la jeunesse de son chant. Longuement présenté à la harpe, « Ancor non giunse!… » est plainte éthérée d’une tristesse infinie (du caractère qui marqua tant

Chopin), ensuite l'énoncé de « Regnava tel silenzio » affirme la profondeur de la diva, puis enfin sa prière irrépressible, creuse sa joie infinie : la palette des nuances et des couleurs éblouit par son intensité, la carrure irréprochable des vocalises démontre une maîtrise coloratoure époustouflante…

La dernière plage confirme les dispositions belcantistes, précisément belliniennes de la jeune diva : d'un caractère immédiatement enivré et enchanté, ciselant une **Elvira (I Puritani**, un rôle que Pretty Yende avait déjà présenté lors du Concours Bellini 2010), d'une surprenante intensité, la soprano éblouit par sa facilité acrobatique, la flexibilité des vocalises, la justesse des notes tenues couvertes, et dans l'ensemble de l'architecture dramatique, une intensité continue jamais mise à mal, jamais déplacée, jamais forcée, toujours sincère et d'une finesse absolue. En plus de sa vocalisation habitée, Pretty Yende affirme une intelligence et une vérité expressive indiscutables.
« Qui la voce sua soave… » exprime le rêve, la fragilité, l'hypersensibilité d'une âme prête à s'évanouir à force d'épreuves surmontés, de traumatismes vécus. L'autorité vocale, l'élégance et la finesse du chant effacent toute réserve : Pretty Yende impose un talent d'actrice tragique irrésistible dans la grande scène de la folie : la dernière séquence après 11mn d'effusion coloriste, tragique, de candeur hébétée, affirme une ardeur échevelée : « Vien diletto è in ciel la luna! / Viens mon bien aimé la lune est dans le ciel »… , celle d'une femme sacrifiée, devenue folle… la vocalité rayonnante, réalisant toutes les variations possibles, de Pretty Yende impose une exceptionnelle intelligence virtuose, le chant exprimant le paroxysme émotionnel qui emporte la jeune femme mariée contre son gré et rendue criminelle. Stupenda.

Aucun doute, le Concours Bellini 2010 avait bien raison de couronner le génie belcantiste de la jeune diva… que toutes

les scènes du monde s'arrachent non sans raison à présent. C'est pourquoi malgré l'entourage musical parfois décevant (chef, orchestre et chanteurs n'ont certes pas la finesse musicale de la diva), ce premier disque est davantage qu'une carte de visite : c'est bien la confirmation qu'un immense talent belcantiste est maintenant prêt à éblouir le monde lyrique. On ne peut que s'incliner devant une telle perfection vocale. Bravissimo Pretty.

CD événement, compte rendu critique. PRETTY YENDE, soprano. A Journey : airs de Rossini (Le Barbier de Séville, Le Comte Ory) ; Bellini (Béatrice de Tende / Beatrice di Tenda, I Puritani), Donizetti (Lucia di Lammermoor), Delibes, Gounod. Orchestra sinfonica nazionale della RAI. Marco Armiliato, direction (1 cd SONY classical). Enregistrement réalisé à Turin (Italie) en août et septembre 2015. CLIC de CLASSIQUENEWS.COM (rentrée 2016). Parution : le 16 septembre 2016.

AGENDA : Pretty Yende après avoir chanté Rosina du Barbier de Séville à l'Opéra Bastille à Paris, revient **du 14 octobre au 16 novembre 2016, dans le rôle de Lucia, Lucia di Lammermoor. VISITER** le site de l'Opéra national de Paris, page dédiée à Lucia di Lammermoor avec Pretty Yende

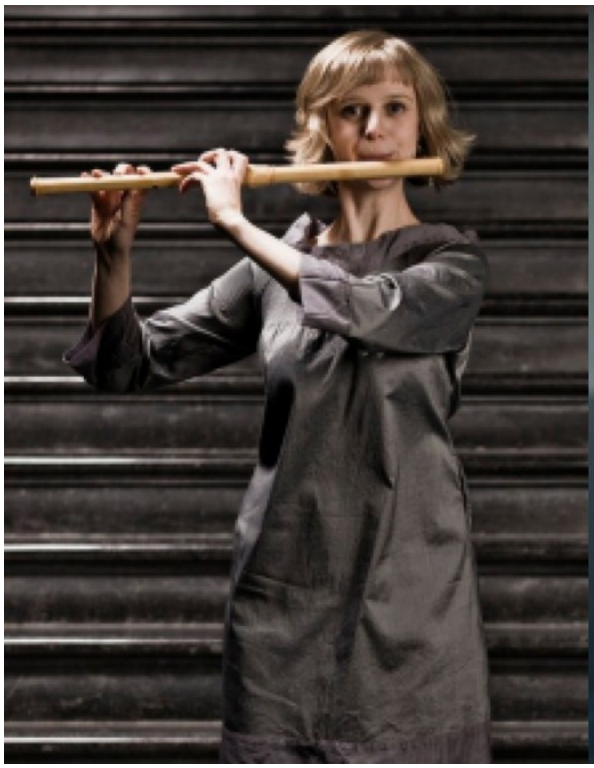
Cd critique compte rendu. JS BACH : Sonate pour flûte et clavecin, Partita pour clavecin seul BWV 830 (Troffaes / Wolfs, 1 cd Paraty, 2015)



Cd critique compte rendu. JS BACH : Sonate pour flûte et clavecin, Partita pour clavecin seul BWV 830 (Troffaes / Wolfs, 1 cd Paraty, 2015). Pour l'interprète, exprimer dans le jeu certes la rhétorique de l'éloquente musique, surtout la poésie du coeur et de l'esprit… Ainsi est signifié le défi de toute partition de Jean-Sébastien, qui semble de facto avoir réussi la fusion idéale, du sentiment et de la virtuosité : toucher l'âme, bercer l'esprit. Autant de caractères, éléments d'une esthétique vivante, qui s'écoulent ici, portés par la connivence des deux interprètes en tous points, convaincants. Ligne claire et sans affèterie, posée, portée, canalisée par la gestion du souffle de la flûtiste **Stefanie Troffaes**. Discours fluide, précis et sobre du claveciniste véritable orfèvre de l'articulation, **Julien Wolfs.** On connaît bien le clavériste comme membre fondateur de **l'extraordinaire ensemble Les Timbres, en résidence au Festival Musique et Mémoire**. L'hypersensibilité expressive des

deux instrumentistes affirment la vitalité et la justesse du Jean-Sébastien, à la fois imaginatif, expérimental, suprêmement élégant. De toute évidence, Julien Wolfs défend l'approche partagée avec ses habituels partenaires des Timbres : faire parler la musique. Le Baroque est un vaste laboratoire où la note ambitionne peu à peu l'impact expressif du verbe. Lea fête traversière, même si elle n'exprime pas le sentiment du compositeur, – processus romantique, séduit ici par son éloquence proprement baroque : dans la diversité des accents, l'articulation des nuances… toute une intelligence dynamique qui dans le pacte discursif à deux voix : flûte / clavecin (BWV 1030 et 1032), affirme ce langage palpitant des partitions ici réunies (profondeur contemplative en dialogue de l'Andante du 1030).

Toucher le cœur, plaire à l'esprit





Ailleurs on relève la parfaite connaissance qu'avait Bach, du répertoire expressif classé par Mathewson, servi, compris particulièrement par les interprètes : effusion venant du coeur du si mineur (1030) ; tristesse recueillie du mi mineur (1034), activité brillante du la majeur (1032)… enfin, joie irradiante conquérante irrésistible du mi majeur (1035). Innervant pour chaque pièce, ce jeu ténu, vibrant des contrastes,, un soin spécifique dans la réalisation des répétitions (toujours variées et caractérisées), les interprètes éclairent le génie d'un Bach, maître du langage musical. Sa langue est encore davantage intense et investi dans la séquence où **Julien Wolfs joue seul la Partita BWV 830** : la clarté nerveuse du clavecin (copie B Kennedy d'après M. Mietke de 1703) apporte à la succession des 7 épisodes, sa noblesse discursive d'une éloquente tendresse… sa sincérité intérieure (crépitement d'une liquide ardeur de l'exceptionnelle *Corrente)* : parfois sombre et pudique (Sarabande), sans omettre le prélude (Toccata) qui est questionnement dépassant le prétexte d'une Suite de mouvements diversités et caractérisés : l'interrogation variant les séquences enchaînées, affirme peu à peu une interrogation sur

le sens même de la forme musicale : en cela le souci de précision contrapuntique, comme de sobriété expressive rendent compte du génie d'un Bach démiurge pensant la musique comme d'un matériau vivant et organique. Le jeu tout en finesse et en sobriété du claveciniste saisit d'un bout à l'autre par sa gestion de la tension, d'une lumineuse intelligence (fluidité magicienne, entre tendresse et nostalgie de l'Allemande ; acuité intériorisée du Tempo di Gavotte puis Gigue au souffle philosophique universel, sidérant). Superbe programme, emblématique de la maturité de la jeune génération baroqueuse actuelle. Suivez ces deux tempéraments là : ils ne jouent pas ; ils vivent la musique, de l'intérieur. Leur sobriété interprétative fait la différence : tout pour la musique, rien que la musique. **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016.**

Cd critique compte rendu. JS BACH : Sonate pour flûte et clavecin, Partita pour clavecin seul BWV 830 (Troffaes / Wolfs, 1 cd Paraty 165142, 2015) – Parution : septembre 2016

Approfondir : **reportage vidéo de la Résidence des Timbres, année 2, juillet 2015, au Festival Musique et Mémoire (Haute Saône, 70).**

CD événement. Kerll / Fux : Requiems. Vox Luminis, Lionel Meunier (1 cd Ricercar).



CD événement, compte rendu critique. Kerll / Fux : Requiems. Vox Luminis, Lionel Meunier (1 cd Ricercar).D'emblée voici l'un de meilleurs disques de **Vox Luminis**, un ensemble désormais emblématique de l'excellence vocale collective, mené par le baryton-basse **Lionel Meunier**, directeur inspiré qui a trouvé récemment à Saintes, – lieu emblématique des dernières recherches de Philippe Herreweghe (et son orchestre des Champs Elysées), son modèle absolu-, un lieu d'approfondissement et même de défi (en juillet dernier, Vox Luminis ouvrait le festival estival de Saintes avec King Arthur de Purcell : vraie nouveauté lyrique pour l'ensemble, et certainement une étape décisive pour la maturité dramatique du collectif belge).

De Kerl à Fux : joyaux de la tradition sacrée viennoise. D'abord, louons ici le focus ainsi opéré sur l'écriture de **Johann Caspar Kerl (1627-1693)**, compositeur raffiné qui doit sa formation à Rome auprès des meilleurs, soit Carissimi et Frescobaldi (excusez du peu!). Figure tutélaire de l'essor de la musique à Munich puis à Vienne (où il est organiste à Saint-Etienne), Kerl laisse une somme

incontournable à la fin du XVIIè : recueil de Messes intitulé « Missae sex, sum instrumentis concertantibus » de 1689, dédié à l'empereur très mélomane et compositeur lui même, Leopold Ier, – c'est à dire à l'époque de la peste à Vienne (1679-1682) et aussi du siège de la cité impériale par les turcs (1683). Soit l'une des écritures les plus inspirées en une époque particulièrement dure et barbare pour la chrétienté en l'Europe de l'est. D'un bout à l'autre, – et même si l'on pense aujourd'hui que la « Séquence / Sequenza » (écrite à quatre voix soliste) serait d'une période autre que le reste de la partition (conçu à 5 parties), on reste convaincu par la profonde unité du cycle et par l'intensité de sa lecture. C'est essentiellement la plénitude recueillie et exceptionnellement opulente des chanteurs qui souligne sans défaut ce sentiment de sérénité angélique, offrant dans cette Missa pro defunctis, une approche apaisée et sublimée de la mort. Même le Dies ire Dies illa est d'une noble prestance (une section que Kerl – d'après ses propres écrits-, destinait pour son office funèbre semble-t-il) et les dramatiques Quantus tremor pour basse, Tuba mireur (pour ténor), Mors stupebit pour alto (ici masculin) demeurent d'une articulation mesurée, d'une impériale tenue, d'une constante élégance (Vienne dès avant Haydn et Mozart est capitale de l'élégance). La plainte plus individualisée et presque en style direct, – implorante, incarnée du Quid sum miser pour soprano (cantus) complète intelligemment une succession de vagues collectives d'une formidable épure, d'une permanente pudeur. Même implication plus personnelle dans le Lacrimosa dies illa, également pour soprano (cantus) d'une claire et là aussi, constante sensibilité pudique. Orfèvre et très investi dans l'intonation pieuse et pourtant active, Vox Luminis affirme enfin une pleine maîtrise dans l'apaisement total et cette fusion des timbres vocaux magnifiquement canalisée jusqu'à la paix ineffable du dernier Lux aeternam.

Dans la succession de la Missa de Kerl, les premières notes du **Requiem pour l'Empereur / Kaiserrequiem de Fux** semblent

approfondir et comme accomplir l'expérience précédemment éprouvée : la continuité, le sens de la progression dramatique de Vox Luminis est d'une remarquable intelligence sonore. Exprimer la parenté évidente des deux oeuvres renforce la pertinence du programme d'en composer comme les deux volets distincts mais complémentaires d'un même retable.



Plus tardif que Kerl, **Johann Joseph Fux (1660-1741)**, légende vivante à son époque à Vienne, incarne la noblesse et l'opulence au coeur du XVIIè, car il est né en 1660, soit plus de 30 ans après Kerl. Immédiatement c'est la profonde cohésion du son d'ensemble qui frappe et saisit à nouveau, porté davantage encore par la ductilité plastique et caressante des instruments de l'excellent ensemble concertant Scorpio collectief (fusion parfaite entre timbres instrumentaux et vocaux) : Vox Luminis comprend et exprime de l'intérieur tous les enjeux tragiques et même angoissés d'une célébration de la mort, et bien sûr, fort heureusement, de la résurrection. La clarté et la transparence inonde d'une lumière continue, intense, vibrante, la claire articulation du texte, mais aussi la succession très diversifiée (quant aux effectifs choisis) des séquences (en particulier du Dies Irae… au Pie Jesu… de la Sequenza fervente, soit le centre même de cette fresque palpitante de près de 15 mn d'une action collective et individuelle vivante et flamboyante. Surprenante révélation, le Dies ire, Dies illa : ferme et expressif semble annoncer directement Mozart. Même constat pour le dernier épisode : Lux aeterna, dont la première mesure se révèle très proche du Requiem de Mozart là aussi, à tel point que l'on se pose la question : Wolfgang a-t-il pu connaître précisément les partitions de son

prédécesseur alors qu'il menait des recherches à la Cathédrale Saint-Etienne de Vienne ? La justesse du sentiment recueilli, la profonde tendresse qui s'en dégage aussi, le climat de certitude arienne et angélique … sont en partage chez l'un et l'autre compositeur. Le présent enregistrement, d'une idéale réalisation, pose cette question de la filiation directe qui détermine aussi une certaine tradition viennoise dans le domaine sacré, du XVIIè au XVIIIè. De Kerl à Fux circule une élégance sacrée fraternelle qui annonce – en connaissance intime de la musique, Mozart lequel serait comme la conclusion d'une boucle marquée par le sublime. Superbe réalisation. Donc CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2016.

CD, compte rendu critique. KERL, FUX : Requiem. Vox Luminis. Lionel Meunier 1 cd Ricercar. Enregistré en novembre 2015. CLIC de CLASSIQUENEWS – à paraître en septembre 2016.



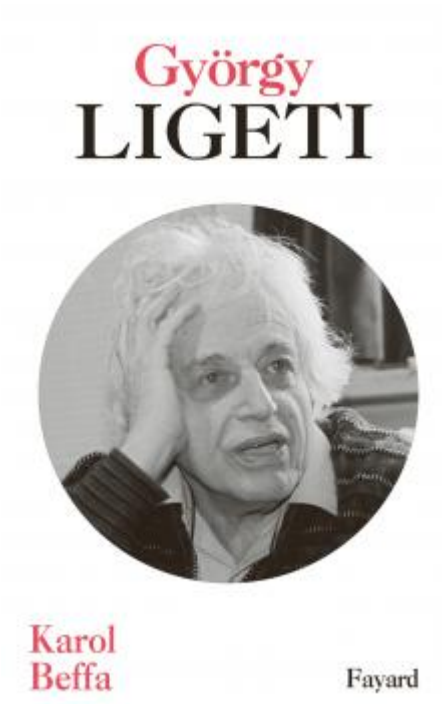
Approfondir : VOIR notre **reportage vidéo exclusif réalisé à Saintes pendant le festival estival 2015, où Vox Luminis présentait le Requiem impérial de Fux : Lionel Meunier explique son attachement à l'Abbaye aux Dames de Saintes et présente la ligne artistique de son ensemble Vox Luminis**

Vox Luminis / Requiems de Kerl et de Fux
Septembre 2016 – 1 cd Ricercar – RIC 368

Fux
Vox Luminis
Zsuzsi Tóth, Kristen Wittmer, Sara Jäggi, Stefanie True – sopranos
Barnabás Hegyi, Jan Kullmann – countertenors
Olivier Berten, Robert Buckland – tenors
Lionel Meunier, Matthias Lutze – basses
Scorpio Collectief
Jacek Kurzydło, Jivka Kaltcheva – violin
Manuela Bucher – viola
Matthias Müller – violone
Kris Verhelst – organ
Jeremie Papasergio – dulciane
Simen van Mechelen, Adam Woolf – trombone
Frithjof Smith, Josué Meléndez, Lambert Colson – cornet

Kerll
Vox Luminis
Zsuzsi Tóth, Sara Jäggi – sopranos
Barnabás Hegyi, Jan Kullmann – countertenors
Dávid Szigetvári, Philippe Froeliger, Olivier Berten, Robert Buckland – tenors
Lionel Meunier, Matthias Lutze – basses
Bart Jacobs – organ
L’Achéron
François Joubert-Caillet
Marie-Suzanne de Loye
Andreas Linos
Lucile Boulanger

Livre événement. Compte rendu critique : György Ligeti par Karol Beffa (Editions Fayard)



Livre événement. Compte rendu critique : György Ligeti par Karol Beffa (Editions Fayard). Le texte plus chronologique que biographique s'attache surtout à révéler la profonde unité et cohérence d'un œuvre ordinairement estimé comme éclectique, expérimentale, souvent inabouti du fait même de son incessante et continue quête structurelle. Toute la pensée de György Ligeti (1923-2006) reste un questionnement ontologique qui interroge la finalité même de la musique et le sens de sa forme transitoire. Et ce n'est certainement pas les entretiens cités par fragments ou celui intégré en fin d'ouvrage (édité pour partie dans la revue Commentaire en 2006) qui éclaire et élucide le « cas Ligeti »… bien au contraire. L'intelligence et la sensibilité suprême du compositeur l'auront préservé malgré une adolescence marquée par l'exil, hors de sa Transylvanie natale, puis la guerre et ses horreurs inoubliables…

Biographe et essayiste de premier plan ici, le compositeur Karol Biffa saisit idéalement le paradoxe Ligeti, penseur plus que compositeur, créateur davantage que réalisateur. Si la forme parfaite n'existe pas, au moins Ligeti a le génie d'en

poser les jalons initiateurs. L'énigme Ligeti se définit par son inachèvement même, son sens permanent de l'invention : d'où un catalogue de partitions particulièrement diversifié : chambriste, symphonique, solistique,… et lyrique : l'unique opéra le Grand Macabre (1974-1977) constitue ici le chapitre le plus marquant de la démarche et du travail de Ligeti (malgré la faiblesse reconnue de son livret) ; son délire poétique inspiré du gothique fantastique (de caractère bouffon, confronté au tragique du Requiem de 1965) a permis de réaliser concrètement le meilleur opéra contemporain des années 1970.
L'intérêt du texte revient au profil de son auteur qui est aussi compositeur. Chaque
partition est conceptualisé dans un contexte musical et rétabli dans le parcours d'une écriture constamment critique. Donc forcément insatisfaite. Du reste, en ce sens, Ligeti nous rappelle le sens de la formule d'un Stravinsky qui dans toutes ses conversations et entretiens rapportés, avait le génie du trouble plutôt que de l'explicitation.

Ligeti par Beffa
D'un compositeur l'autre : immersion directe

Les grandes fresques orchestrales : Apparitions (1959), Atmosphères (1961), Lontano (1967)… ; l'introspection méditative presque insupportable des Etudes pour piano (1985-2001) ; la grande poétique rythmique, de Continuum, 1968 au Concerto pour piano de 1988, sans omettre Clocks and Cloud de 1973, pièce maîtresse sur le plan de l'esthétique, – et qui donne même son titre à la troisième partie du livre (« Clocks and Cloud : 1965-1980 »), comme l'irrésistible travail sur la texture et sa flamboyante plasticité (Sippal, Dobbal, Nadihegeduvel, 2000)… figurent au titre des plus grandes

réalisations musicales et expressives de la seconde moitié du XXè. Chacun de ses jalons, est magistralement présenté, exposé, analysé dans une langue accessible et claire.
Marqué par Bartok, mais aussi l'inéluctable tragique de la guerre, Ligeti réussit à déployer sa voix propre, en dehors de toutes chapelles postmodernes, hors des discours dogmatiques d'un Boulez, hors du champs temporel des minimalistes et répétitifs américains. La singularité de l'oeuvre ligetienne revient à la biographie musicale propre du compositeur : un ami, un pédagogue, – certes professeur et compositeur donc (à Hambourg et à Darmstadt), qui fut surtout, et c'est le point essentiel de son œuvre qui lui donne son ampleur et sa puissance spécifique, un penseur esthète au carrefour des disciplines, de la musique, de la littérature, de la peinture. Lecture incontournable. CLIC CLASSIQUENEWS de l'été 2016.

Livre événement. Compte rendu critique : György Ligeti par Karol Beffa. Editions Fayard. 460 pages. Parution : mai 2016. ISBN : 978 2 213 70124 0. Prix indicatif : 28 €. CLIC CLASSIQUENEWS de l'été 2016 (à ce titre intégré dans notre sélection de l'été 2016).

VIDEO : reportage Festival Présences, janvier 2011 (Les 20 ans) : extraits de Requiem de Ligeti, sous la direction d'est Pekka-Salonen.
http://www.classiquenews.com/video-festival-presence-de-radio-france-janvier-2011-esa-pekka-salonen/

CD, compte rendu critique.

Bien que l’Amour… (Les Arts Florissants. William Christie)



CD, compte rendu critique. ***Bien que l’Amour…*** (**Les Arts Florissants. William Christie**). Sur l’arc tendu de Cupidon, Les Arts Flo redoublent d’ingénieuse intelligence. Qu’elle soit comique, amoureuse, tragique ou langoureuse, la veine défendue atteint un miracle d’ivresse sonore, vocale et instrumentale ; l’écoute collective, le geste individualisée, la caractérisation poétique et intérieure font une collection de délices sonores et sémantiques d’une profonde subtilité. De toute évidence, voici l’une des réalisations discographiques qui confirme les profondes et indépassables affinités de William Christie avec la poésie amoureuse du Grand Siècle français.

Bien que l’amour…

Christie, maître du Baroque poétique et amoureux



C'est l'attention au verbe, à chaque image du mot, chaque émotion du texte et une écoute d'un chanteur à l'autre, d'un instrumentiste à l'autre qui subliment la chair suave et indiciblement nostalgique des poèmes regroupés ici. Qu'elles soient Iris, Climène… les amoureuses s'alanguissent ou restent inatteignables donc fantasmées. Mais à l'acuité du chant, précis, mesuré, répond l'évanescence enivrée des suggestions musicales. Lambert amoureux, **La Fontaine** perspicace pertinent (***Epitaphe d'un paresseux*** sur la musique du grand **Couperin** – excusé du peu…), **Honoré d'Ambruys** (secret, doux, à l'énigmatique tendresse : Le doux silence de nos bois), … tous et chacun sont nos guides dans cette carte en tendresse, ce labyrinthe des coeurs éprouvés, un temps inquiets, en attente, en désir voire en souffrance mais toujours accomplis. Le charme opère ; le geste esquisse le plus subtile des dessins immatériels mais la musique du verbe s'inscrit dans notre esprit. Et grâce au magicien Christie, – peintre des nuances musicales-, le rêve de l'amour tremble et frétille comme un délicieux songe que la musique fait durer, au delà des siècles.

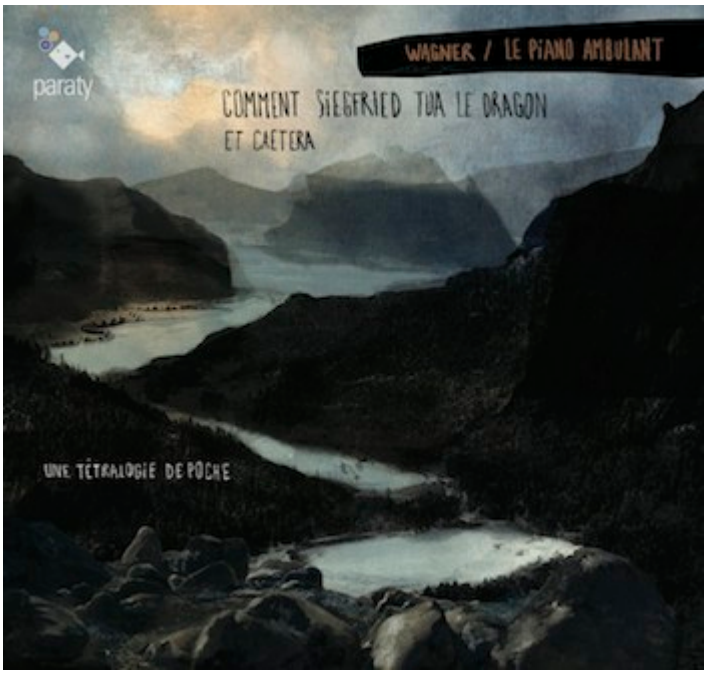
Plus mordant et espiègle, le maître nous abreuve aussi de la pointe plus affûtée du rire parodique ou de la comédie délirante, préservée dans les Scènes et Intermèdes pour Le Mariage forcé de Molière, musique de Charpentier. Les trois chanteurs : **Marc Mauillon,**

Cyril Auvity, Lisandro Abadie redoublent de connivente facétie, chacun apportant l'acuité caressante de son timbre

complémentaire.
Aux côtés du raffinement, c'est dans le style collectif, la vérité et la sincérité des interprètes qui nous touchent infiniment. A noter parmi les instrumentistes des Arts florissants ici réduits au diapason de ce rêve chambriste, l'excellente gambiste **Myriam Rignol** dont on sait à présent l'intelligence musicale et la virtuosité tout en raffinement parmi son propre ensemble, **Les Timbres** (pour nous l'un des meilleurs ensembles récents dédiés à la musique baroque). Programme miraculeux. Et donc **CLIC de classiquenews de l'été 2016**. Un disque que l'on emporte avec nous sur l'île déserte et déjà, sur la plage en juillet et en août 2016.

CD, compte rendu critique. Bien que l'Amour… Airs sérieux et boire. Les Arts Florissants. William Christie, direction. 1 cd Harmonia Mundi HAF 8905276.

CD, compte rendu critique. Wagner, UNE TETRALOGIE DE POCHE par la Compagnie Le Piano Ambulant (1 cd Paraty)



CD, compte rendu critique. UNE TETRALOGIE DE POCHE par la Compagnie Le Piano Ambulant. La Formidable force mélodique, – donc l'impact dramatique de la musique de Wagner surgit à travers cette adaptation a minima, malgré l'absence du grand orchestre et du chant soliste. Curieusement ce programme chambriste d'une « Tétralogie de poche » ne dénature en rien sa source mais bien au contraire souligne le génie du Wagner mélodiste, capable de trouvailles exceptionnellement évocatrices pour chaque épisode de l'histoire du Nibelung et du Ring, l'Anneau magique et maudit. Piano, accordéon, hautbois, flûte, cor anglais… et autres effets sonores électroniques (synthé, guitare basse…) composent ici une fantastique tapisserie musicale qui exalte l'imaginaire du plus puissant des dramaturges à l'opéra. On ne s'étonnera guère que certains motifs aient été décalés (la chevauchée des Walkyries en lieu et place du rapt de Brünnhilde par Siegfried déguisé en Günther…); ou que la liberté du geste interprétatif ose des choix imprévus pour une nouvelle compréhension sonore (les huit cors habituels sont ici remplacés par l'harmonica) : contrastes oblige, jalons immanquables d'une narration au drame écourté qu'il fallait évidemment rythmer et caractériser. Pourtant aucune note n'est mise de côté ; et la réécriture permet même la redécouverte des situations, leurs enjeux, dans l'éloquence de ce jeu des motifs musicaux – leitmotive, qui inspira tant Wagner, dans sa propre réécriture des mythes et légendes.

Wagner compacté, percutant pour petits et grands : Le Ring de poche 6 instrumentistes, acteurs / expérimentateurs réécrivent le Ring



Comment font-ils les 6 musiciens du Piano Ambulant pour compacter en une heure, l'ensemble du cycle wagnérien de …16 heures ? Certains ne résisteront pas, et ils ont raison, à l'appel des interprètes : « Votre emploi du temps ne vous permet pas de vous rendre à Bayreuth? Avouez que vous n'avez pas le courage d'affronter la totalité de la Tétralogie de Richard Wagner? Mais en même temps vous aimeriez bien savoir comment le nain Alberich a volé l'or du Rhin… ». D'un autre côté, on pourrait tout autant consulter les formidables illustrations picturales ou gravées conçues par un wagnérien français assidu, comme Baudelaire au XIXè, Fantin-Latour…

Mais c'est compter sans la musique, or elle fait tout. Face à cette réinvention du drame wagénrien, les puristes crieront au parjure et au blasphème. Mais tous ceux que les quatre Journées impressionnent habituellement, découvriront avec un réel plaisir, la magie onirique d'un drame qui d'anecdotique se révèle universel, de l'or volé par Albérich, en effet… ; de l'orgueil puni de Wotan, de la malice aérienne d'un Loge manipulateur, à la noirceur haineuse et jalouse de Hagen; à la mort de Siegfried, honteusement assassiné ; à la grâce de Brünnhilde, Walkyrie admirable qui sauve le monde et l'ordre mondial mis à mal, … tout est réinterprété, à sa juste place, et avec une intégrité expressive et poétique totalement irrésistible. On imagine très bien pendant l'écoute, la

transposition du disque à la scène : réalisation parfaite dans ses dimensions et son format, comme dans son intensité expressive, qui convoque immédiatement les personnages du plus fabuleux des cycles lyriques et théâtraux.



Parfois la spatialisation des voix sur la musique ne fonctionne pas (curieuse résonance comme mise en boîte de la voix parlée ou récitante), mais les épisodes purement instrumentaux, ainsi réécrits / réarrangés, expriment la puissance du conte, la sauvagerie barbare, surtout la tendresse amoureuse d'un Wagner qui aura tout saisi de la psychologie humaine, de sa folie et de ses erreurs, – voies pourtant sublimes vers une inéluctable destruction mondiale. Bel essor dramatique, bel engagement « de poche ». Et si vous tombez sur l'une des performances en salle de cette initiation vivante et percutante, n'hésitez pas une seconde : courrez avec vos parents, amis, enfants, neveux, proches de tous âges… voir et applaudir cette immersion réussie dans le monde miraculeux, magique, entêtant de Wagner. Il est fort à parier que chacun sera mordu dès lors par le virus Wagner. **Voir le site de la Cie Le Piano Ambulant.**
Coup de coeur de classiquenews, donc CLIC de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2016.

CD, compte rendu critique. Comment Siegfried tua le dragon et cætera… Wagner : L'anneau des Nibelungen / la Tétralogie. Retranscription pour 6 mu 1 cd Paraty. Une Tétralogie de

Poche. Publication annoncée **le 9 septembre 2016**.

Agenda

Lyon (69), Espace culture des cheminots de Lyon (UAICL) – 20 rue Mouillard 69009 (Bus C14, arrêt Mouillard / grand parking voiture gratuit) – concert Lancement du cd… : **le 20 octobre 2016, 20h**.

Reprise à Montreuil (93) : La Marbrerie, 21 Rue Alexis Lepere, 93100 Montreuil / le 11 décembre 2016, 17h – infos réservations : 01 41 63 60 14

Richard Wagner : Extraits de l'Or du Rhin, la Walkyrie, Siegfried et le Crépuscule des dieux.
Conception, transcription et écriture : Cie Le Piano Ambulant.

Jessica Pognant : narration.
Sylvie Dauter : piano, orgue indien, harmonium, synthétiseur, mélodica, appeaux.
Christine Comtet : flûte, flûte en sol, piccolo, synthétiseur, mélodica, appeaux, enclume, tom basse, voix de Loge et de Brünnhilde.
François Salès : hautbois, cor anglais, mélodica, appeaux, grenouille, enclume, voix des géants et de Siegfried.
Antoinette Lecampion : violon, alto, orgue indien, appeaux, enclume.
Joël Schatzman : violoncelle, appeaux, voix d'Alberich et de Gunther.
Charlie Adamopoulos : basse électrique, voix de Wotan et de

Hagen.
Antoine Colonna : mise en son et dispositif MAO temps réel.
Antoine Mercier : prise de son, mixage, montage, mastering.
Vergine Keaton : illustrations originales.